

JULIAN AGYEMAN, SARAH NEAL (eds), *The New Countryside? Ethnicity, Nation and Exclusion in Contemporary Rural Britain*

Bristol, The Policy Press, 2006, 256 p.

« Pastoral interlude », l'illustration de la couverture représente une femme noire, debout devant un vieux mur de pierres, regardant un paysage rural légèrement vallonné, typique de l'Angleterre. Pris par Ingrid Pollard, photographe britannique dont l'oeuvre porte essentiellement sur les paysages ruraux et les Noirs, ce cliché annonce bien le thème de l'ouvrage : les formes de présence, mais aussi d'exclusion, de différents groupes dominés dans les campagnes du Royaume-Uni.

Par l'expression *New Countryside*, les auteurs entendent appréhender les recompositions contemporaines des mondes ruraux britanniques sous l'impact notamment d'une hétérogénéité sociale et « ethnique » accrue, ainsi que d'un renforcement des positions occupées par certains de leurs usagers et résidents qui étaient jusqu'ici fortement marginalisés. Le terme renvoie également à la conception « nouvelle » des campagnes que les auteurs opposent à une vision « ancienne » marquée par un ethnocentrisme de classe et de race qui laissait de côté d'autres représentations rurales. Le point d'interrogation après *New Countryside* est ici très important, car le mouvement de diversification des populations rurales donné à voir est fortement limité par des phénomènes de rejet. Ce sont ces résistances, le plus souvent qualifiées de « racistes », qui sont au centre des contributions rassemblées dans cet ouvrage.

Cette entreprise éditoriale illustre le renouvellement des études rurales britanniques qui, depuis les années 1990 notamment, s'intéressent davantage aux groupes occupant des positions marginales dans l'économie symbolique et pratique des mondes ruraux britanniques, et donc aux phénomènes d'exclusion et de discrimination. La publication en 1992 du rapport « *Keep them in Birmingham* » par Eric Jay est pour beaucoup dans l'émergence des réflexions autour du « racisme rural », thème au cœur de cette publication, et s'inscrit en particulier dans le prolongement de l'ouvrage coordonné par Paul A.B. Clarke, Jo Little et Paul Cloke, *Contested Countryside Cultures: Rurality and Socio-cultural Marginalisation* (Oxford, Routledge, 1997). Ce renouvellement scientifique s'inscrit lui-même dans une récente prise en compte politique et associative des problèmes de discrimination dans les campagnes avec, par exemple, les activités du *National Council of Voluntary Organisations' Rural Anti-Racism Project*. Celui-ci a été fondé en 1994 afin de promouvoir « l'égalité des races » dans le secteur associatif rural, comme l'explique l'un de ses principaux acteurs, Perminder Dhillon, chargé de l'un des chapitres du livre.

Les campagnes britanniques sont abordées ici comme un construit social et culturel, ayant contribué plus spécifiquement à la fabrication d'une image dominante de l'appartenance nationale. Représentations des mondes ruraux et « anglicité » (*englishness*) sont en effet étroitement imbriquées à travers la construction d'une vision de la nation anglaise qui mobilise certaines images rurales associées notamment aux *Home Counties*, ces comtés avoisinant Londres et du sud de l'Angleterre. Les usages des espaces ruraux renvoient ainsi à des expériences de l'appartenance nationale et ceci au-delà même des frontières de la seule Angleterre, car l'imaginaire rural dominant, impliquant une définition légitime de l'ordre social et de l'anglicité, s'étend aussi au Pays de Galles, à

l'Écosse et à l'Irlande du Nord. Les auteurs s'attachent à montrer en quoi cette vision dominante de la Nation et des mondes ruraux comporte des oublis, des présences problématiques : cette vision diffuse une représentation homogène, blanche, ordonnée, pacifiée et immuable des campagnes, tout en mettant de côté la diversité de leurs populations et les changements socio-économiques qui les affectent. Or les campagnes britanniques et leurs représentations dominantes renferment des relations de classe, de race et de genre, relations toujours mouvantes en fonction des changements sociaux et politiques.

Afin de déconstruire l'image des campagnes britanniques associée aux représentations nationales, les auteurs portent leur regard sur des éléments transgressifs qui généralement ne sont pas vus comme appartenant légitimement aux espaces ruraux et qui tendent à en contester l'image dominante. Loin d'être un espace neutre, purement esthétique, socialement paisible et culturellement homogène, les mondes ruraux constituent des espaces politiques marqués par des luttes pour leur appropriation. En questionnant de façon critique les relations entre ethnicité, image nationale et espaces ruraux, les auteurs éclairent les processus d'identification à la *country/side*, à la fois comme pays et comme partie du territoire britannique.

Les coordonnateurs de l'ouvrage, Julian Agyeman et Sarah Neal, situent leurs réflexions à la confluence du tournant spatial de la sociologie et du tournant culturel de la géographie. Ils se revendiquent notamment des travaux du sociologue et philosophe Henri Lefèvre¹ : ils cherchent à étendre aux espaces ruraux ses pistes de réflexion de géographie culturelle, en particulier *La Production de l'espace* (Éditions Anthropos, 1974), qui ont jusqu'ici surtout nourri les recherches sur les milieux urbains. Dans cette perspective de décloisonnement des études rurales, Julian Agyeman et Sarah Neal soulignent l'intérêt d'importer, dans les mondes ruraux, des problématiques liées à l'ethnicité, surtout déployées en sociologie et géographie urbaine. Sont ainsi contrées non seulement l'idée selon laquelle il y aurait des grilles de lecture spécifiques selon les terrains, mais aussi la position selon laquelle de tels questionnements n'auraient pas de pertinence dans des espaces supposés homogènes, car quasi-exclusivement occupés par des populations blanches. L'ouvrage mobilise différentes disciplines (sociologie, science politique, géographie) et repose sur des analyses à la fois qualitatives et quantitatives. Mais, comme souvent dans les travaux de langue anglaise, l'analyse qualitative renvoie essentiellement à l'interprétation de discours, discours obtenus notamment par le moyen de *focus groups*, et les pratiques elles-mêmes sont peu explorées.

Plusieurs contributions soulignent l'importance du « rural » comme catégorie symbolique de formation des images nationales et, comme l'aborde Paul Connolly pour l'Irlande du Nord, le « rural » mobilisé (dans ce cas, à la fois par les unionistes et les nationalistes) est implicitement vu comme homogène et racialement blanc. À l'échelle du Royaume, les modalités du refus des « autres » sont complexes, avec en plus une distanciation d'avec les Anglais dans les espaces ruraux gallois et écossais. Néanmoins, en

¹ Ce renvoi à un penseur marxiste peu cité par les chercheurs français (à l'exception des géographes) souligne le décalage entre les références bibliographiques des sciences sociales françaises et britanniques. Les usages différentiels de l'œuvre de Michel Foucault dans la sociologie française et britannique sont une autre illustration de ce phénomène.

Écosse, comme le montre Philomena De Lima, le contexte démographique dépressif contribue à la tenue d'un discours multiculturel potentiellement accueillant pour de nouveaux arrivants. Enquêtant dans une commune périurbaine des environs de Leicester, où réside une population blanche issue des fractions supérieures de la classe moyenne travaillant en ville, Katharine Tyler décrit comment la volonté de reconstituer un « village » peut impliquer une entreprise de reproduction d'une homogénéité culturelle blanche s'accompagnant d'une mise à distance des familles d'origine sud-asiatique. Souvent commerçantes et plutôt aisées, ces familles sont tenues à l'écart des réseaux de sociabilité locale.

D'autres contributions portent un éclairage sur les groupes « indésirables » dont la présence dans les campagnes est vue comme transgressive. Ces groupes, comme les *Gypsies*, gens du voyage étudiés par Kalwant Bhopal, sont souvent porteurs de rhétoriques nationales éloignées du récit national dominant associant anglicité et ruralité. Le chapitre de Kye Askins s'attache ainsi à souligner, à travers le cas des visiteurs des parcs nationaux issus des « minorités visibles », le décalage entre le discours multiculturel général et les représentations traditionnelles des espaces ruraux avec notamment la persistance des préjugés associant les parcs aux classes moyennes blanches. Le cas des *New Age Travellers*, abordé par Kevin Hetherington, est singulier : ces jeunes marginaux nomades issus des classes moyennes périurbaines investissent les espaces ruraux isolés dans un refus conjoint des différences de classes et de l'attachement national, et au nom d'un imaginaire celtique, écologique et pacifique. Contrairement aux *Gypsy Travellers*, ils ne sont pas perçus comme légitimement nomades et ruraux, car on leur renvoie une image fictive de « petits bourgeois » d'origine urbaine construisant une sociabilité factice sans origine ethnique ni religieuse, sans inscription temporelle longue.

Dans un chapitre plus théorique, Julian Neal et Sarah Agyeman s'inspirent du concept de « citoyenneté sociale », tel qu'il est formulé par Thomas H. Marshall², pour proposer des pistes de réflexion autour du concept de « citoyenneté rurale ». Ce dernier permet d'appréhender les mondes ruraux comme des paysages racialisés où s'opèrent des luttes d'appropriation, d'exclusion et de domination. Le mouvement social de l'entre-deux-guerres, au cours duquel des ouvriers urbains militent, y compris de façon illégale, pour obtenir le droit de se promener (*right to roam*) dans des campagnes alors soumises essentiellement aux intérêts privés des propriétaires, est vu comme l'une des expressions historiques de cette lutte pour la démocratisation de l'accès aux mondes ruraux. Le *Black Environment Network* (BEN), groupe de pression cherchant à promouvoir les visites et l'installation des Noirs dans les campagnes, s'inscrit dans cet héritage. Le ton militant est ici très présent : Julian Agyeman est un dirigeant du BEN et, avec Sarah Neal, ils semblent parfois plus portés à défendre l'idée d'une campagne « multiculturelle » qu'à véritablement comprendre l'absence ou le rejet de certains groupes en leur sein.

² T.H. Marshall, *Citizenship and Social Class*, Londres, Pluto, 1992 (1^{re} édition en 1950). Ce sociologue britannique distingue trois formes de citoyenneté : civique (droits fondamentaux de l'homme et du citoyen), politique (possibilité d'élire ses représentants) et sociale (droits sociaux et recherche du bien-être économique). Ces trois types de droits renvoient à différents principes d'égalité et sont conquis successivement selon un modèle évolutionniste associant la citoyenneté à l'État-Providence.

Entre investigations scientifiques et positions normatives, les contributions prennent en effet souvent la forme de plaidoyers en faveur d'une meilleure prise en compte des questions d'exclusion sociale et ethnique dans les mondes ruraux, et donc d'appels au décloisonnement urbain des politiques publiques multiculturelles. Est ainsi souligné le fait que le discours multiculturaliste, du *New Labour* notamment, laisse largement de côté les mondes ruraux, alors qu'il serait judicieux de remettre en cause la division spatiale et partisane entre une gauche urbaine et une droite rurale. En effet, sans que cela soit véritablement démontré dans l'ouvrage, les forces de la droite extrême comme le *British National Party* s'implanteraient surtout dans les zones rurales.

Cette problématique « militante », qui oriente quelquefois les propos sur les moyens de s'opposer à la discrimination raciale au détriment de la compréhension des mécanismes sociaux eux-mêmes, favorise un discours normatif en terme d'identité. Alors que l'analyse des procès de production, de diffusion et de réception des identités évoquées apporterait beaucoup, on est souvent face à des demandes peu scientifiques de redéfinition d'une identité nationale ouverte, d'appels à ce que la société britannique repense son identité, etc.

Notons également un recours peu réflexif à certaines catégories de classement. Comme souvent dans les sciences sociales britanniques, les catégories politiques et administratives sont reprises par les chercheurs sans être véritablement interrogées, même si ici, le danger de l'essentialisme inhérent à ce type de notions est mentionné en introduction et si l'accent est mis sur la position hégémonique des anglais « blancs » dans le discours sur la ruralité.

Le choix a été fait d'une lecture en terme d'ethnies plutôt que de « races », mais les usages flous des termes de minorités « ethniques » ou « visibles » qui parcourent l'ensemble de l'ouvrage posent problème, surtout pour un lecteur français. Il est, par exemple, question de différentes formes d'ethnicités blanches pour les gens du voyage, comme les *Irish Travellers*, les *Gypsy Travellers*, voire même les *New Age Travellers*, même si dans ce cas il s'agit d'un label qui leur est refusé. Les groupes ethniques distingués peuvent renvoyer indistinctement à une couleur (*Black*), une origine géographique des ascendants (*Asian*), une nationalité (*Welsh*), une citoyenneté (*British*), voire à une religion ou à un sentiment d'appartenance. On est face à des textes mêlant différents registres de discours – indigène, administratif, sociologique – qui peuvent contribuer à consolider des classements d'origine politique. Le recours non réflexif à la notion de discrimination raciale peut ainsi être vu comme un facteur de maintien de ces classements.

En dépit de son aspect quelquefois normatif et des biais introduits par la manière dont les groupes sont nommés et différenciés, l'ouvrage aborde des thématiques et des problématiques particulièrement intéressantes, qui sont largement absentes des travaux français portant sur les mondes ruraux.

Julian MISCHI
INRA CESAER, Dijon